L'Écrivain et ses institutions, sous la direction de Roger Marchal

Christine Callet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9248>

DOI : 10.4000/studifrancesi.9248

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 198

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Christine Callet, « *L'Écrivain et ses institutions*, sous la direction de Roger Marchal », *Studi Francesi* [En ligne], 154 (LII | I) | 2008, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 09 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9248> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.9248>

Ce document a été généré automatiquement le 9 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

L'Écrivain et ses institutions, sous la direction de Roger Marchal

Christine Callet

RÉFÉRENCE

L'Écrivain et ses institutions, sous la direction de Roger MARCHAL, Genève, Droz, 2006 («Travaux de littérature», XIX), pp. 500.

- 1 Dans ce riche volume préfacé par Roger MARCHAL (pp. 7-20) et organisé en deux parties («Institutions et prix littéraires au fil des siècles», pp. 23-324, et «L'Académie française, du XVIII^e siècle à nos jours», pp. 325-465), l'histoire littéraire porte son regard sur les institutions qui contribuent à la naissance ou à la reconnaissance des écrivains. Dans la distribution séculaire, des origines à nos jours, cinq articles concernent la première moitié du XIX^e siècle.
- 2 Vincent LAISNEY (pp. 267-278) pose la question *stricto sensu* des éléments qui pourraient faire du Cénacle une structure originale de sociabilité. L'analyse n'est pas facile, car la notion d'«institution littéraire» est pour le moins polysémique. Certains traits pourtant la caractérisent, comme la légitimité, l'autorité, la durée. Le Cénacle, né chez les romantiques, est socialement plus homogène, plus sélectif que le salon, et forme une communauté de «génies». Il se déclare indépendant et impose la soumission à ses lois. Mais, loin de mourir avec le romantisme, il continue au long du siècle, éprouvant le besoin d'affirmer ses valeurs propres, contraires aux officielles: à l'intérieur d'un groupe restreint, tout en se pensant toujours en institution, les anciens membres, une fois consacrés par le monde littéraire, se laissent volontiers aller à raconter leurs glorieux moments, faisant ainsi entrer le Cénacle dans l'Histoire.
- 3 Lise SABOURIN (pp. 363-379) étudie les prix de poésie et d'éloquence de l'Académie française de 1805 à 1870, fondamentaux dans la mesure où, à travers les appréciations du rapport solennel que le secrétaire perpétuel prononce à l'occasion de la remise des prix, on peut suivre l'évolution des intérêts culturels de l'institution. Au XIX^e siècle, la

tradition est encore forte: il faut conjuguer la vision classique de «leçon profitable au public» avec l'accueil des sujets modernes d'actualité. L'auteur montre avec une grande richesse d'exemples choisis cet effort constant de l'Académie d'être dans son siècle et de savoir l'interpréter. Mais l'institution a ses limites, qui sont de ne pas trop s'engager dans les querelles, de conserver ses distances de dispensatrice du goût, de privilégier «les études littéraires classiques». Aussi peut-on considérer avec un certain pessimisme non seulement les difficultés qu'elle affronte, mais aussi, parallèlement au déclin même du genre poétique, son «progressif détrônement» dans l'appréciation de la poésie.

- 4 Michel BRIX (pp. 381-391) opère une tentative pour secouer la poussière qui semble parfois encore aujourd'hui recouvrir l'Académie française. Il étudie comment Sainte-Beuve, en tant que chroniqueur littéraire, s'intéresse de très près aux discours de réception des nouveaux académiciens qui, devant placer leur œuvre dans la lignée traditionnelle tout en précisant leur part de renouveau, exercent, à ses yeux, une forme supérieure de la critique. Il s'est battu avec détermination pour que l'Académie soit une institution libre face aux pouvoirs politiques, ne se fasse le porte-voix d'aucune doctrine philosophique, morale ou religieuse. Et il a tenu à ce que l'on sache, en dehors du cercle restreint des académiciens, ce qu'était réellement l'activité de l'institution. Il n'a guère eu de succès: face à ses reproches sur sa «pusillanimité» à couronner des écrivains en vogue, l'Académie a eu plutôt tendance à se replier sur elle-même, méprisant l'actualité, sourde aux idées de démocratie et de droits des femmes, inaugurant une pente qu'elle a connu du mal à remonter pour respirer de nouveau «l'air du dehors».
- 5 Partant de la brochure de George Sand, *Pourquoi les femmes à l'Académie?*, parue chez Michel Lévy le 20 juin 1863, Martine REID (pp. 393-409) étudie sa position face à la littérature comme «institution». Elle brosse rapidement le champ de ce que Sand représente dans ces années où elle est présente sur trois fronts littéraires: la presse, l'édition et le théâtre. On assiste à une énorme diffusion de ses écrits, à l'intérêt que suscitent ses opinions, au besoin des auteurs débutants d'avoir son avis sur leurs premières productions. Sa position, exceptionnelle dans le monde culturel du XIX^e siècle, ne la porte cependant pas à considérer les femmes auteurs comme une catégorie à part: elle refuse catégoriquement au sexe féminin une spécificité dans le domaine du progrès ou de la morale. Elle passe ensuite à une critique sévère de l'Académie comme institution, prestigieuse certes, mais conservatrice, incapable d'accueillir des idées nouvelles, des opinions critiques, se demandant finalement pourquoi les femmes devraient y briguer un fauteuil.